

Repenser la tolérance avec Lessing **Les leçons de « La Parabole des trois anneaux »** **dans *Nathan le sage***

Extraits de l'intervention du 4 octobre 2016

La tolérance n'a pas bonne presse. La meilleure preuve qu'elle ne sera jamais qu'une petite vertu est inévitablement administrée par la boutade de Claudel qu'on a scrupule à servir à nouveau. La notion est soupçonnée à la fois de mollesse métaphysique – la tolérance est le relativisme du paresseux qui a renoncé soit à chercher la vérité soit à en convaincre autrui – et d'insuffisance morale – elle serait le plus bas degré de la reconnaissance d'autrui. Passe encore pour condamner l'intolérance ou écraser l'Infâme – c'est bien le moins – mais il ne faudrait pas pousser très loin le sens du paradoxe pour estimer qu'à tout prendre, l'intransigeance a un peu plus d'allure, philosophiquement parlant. Il est donc douteux qu'en présentant *Nathan le sage* comme la plus grande pièce jamais écrite sur la tolérance, on rende vraiment service à l'œuvre de Lessing. Quant à proposer une interprétation nouvelle de la « Parabole des trois anneaux » – qui en constitue le cœur et qui souvent tient lieu de connaissance de la pièce –, le projet pourrait presque passer pour superflu : ladite parabole n'est-elle pas d'une limpidité telle qu'elle semble rendre vaine toute exégèse ? C'est pourtant ce pari que l'on voudrait ici relever.

[...]

Pour mémoire, voici l'essentiel du conte, dans la traduction qu'en donna Roland Pitrou en 1934¹.

Il y a des siècles de cela, en Orient, vivait un homme qui possédait un anneau d'une valeur inestimable, don d'une main chère. La pierre était une opale, où se jouaient mille belles couleurs, et elle avait la vertu secrète de rendre agréable à Dieu et aux hommes quiconque la portait animé de cette conviction. Quoi d'étonnant si l'Oriental la gardait constamment au doigt, et prit la décision de la conserver éternellement à sa famille ? Voici ce qu'il fit. Il légua l'anneau au plus aimé de ses fils, et il statua que celui-ci, à son tour léguerait l'anneau à celui de ses fils qui lui serait le plus cher, et que perpétuellement, le plus cher, sans considération de naissance, par la seule vertu de l'anneau, deviendrait le chef, le premier de sa maison. [...] Ainsi donc, de père en fils, cet anneau vint finalement aux mains d'un père de trois fils qui tous trois lui obéissaient également, qu'il ne pouvait par conséquent s'empêcher d'aimer tous trois d'un même amour. [...] Il eut alors la pieuse faiblesse de promettre à chacun d'eux. [...] Mais la mort était proche, et le bon père tomba dans l'embarras. Il a peine à contrister ainsi deux de ses fils qui se fient à sa parole. – Que

¹ Edition de référence : Lessing, *Nathan le sage / Nathan der Weise*, édition bilingue, présentation par Anne Lagny, Garnier-Flammarion, 1997.

faire ? Il envoie secrètement chez un artisan, auquel il commande deux autres anneaux sur le modèle du sien [...] Joyeux et allègre, il convoque ses fils, chacun à part, donne à chacun sa bénédiction et son anneau et meurt. – Tu m’écoutes, n’est-ce pas, Sultan ? [...] À peine le père mort, chacun arrive avec son anneau, et chacun veut être le chef de la maison. On enquête, on se querelle, on s’accuse. Peine perdue ; impossible de prouver quel anneau était le vrai. [...] presque aussi impossible à prouver qu’aujourd’hui pour nous la vraie croyance. [...]

Les fils se citèrent en Justice et chacun jura au juge qu’il tenait directement l’anneau de la main du père – ce qui était vrai ! – après avoir obtenu de lui, depuis longtemps déjà, la promesse de Jouir un jour du privilège de l’anneau – ce qui était non moins vrai ! – Le père, affirmait chacun, ne pouvait pas lui avoir menti ; et, avant de laisser planer ce soupçon sur lui, ce père si bon, il préférerait nécessairement accuser de vol ses frères, si enclin fût-il par ailleurs à ne leur prêter que les meilleures intentions. [...] Le juge dit: « [...] Pensez-vous que je sois là pour résoudre des énigmes ? Ou bien attendez-vous que le vrai anneau se mette à parler ? – Mais, halte ! J’entends dire que le vrai anneau possède la vertu magique d’attirer l’amour: de rendre agréable à Dieu et aux hommes. Voilà qui décidera ! [...] Eh bien: quel est celui d’entre vous que les deux autres aiment le plus ? – Allons, dites-le ! Vous vous taisez ? Les anneaux n’ont d’effet que pour le passé ? Ils ne rayonnent pas au-dehors ? Chacun n’aime que lui-même ? – Oh, alors vous êtes tous les trois des trompeurs trompés ! Vos anneaux sont faux tous les trois. Il faut admettre que le véritable anneau s’est perdu. Pour cacher, pour compenser la perte, le père en a fait faire trois pour un. » [...] Mon conseil [...] est le suivant : prenez la situation absolument comme elle est. Si chacun de vous tient son anneau de son père, alors que chacun, en toute certitude, considère son anneau comme le vrai. – Peut-être votre père n’a-t-il pas voulu tolérer plus longtemps dans sa maison la tyrannie d’un seul anneau ? – [...] Que chacun, de tout son zèle, imite son amour incorruptible et libre de tout préjugé ! Que chacun de vous s’efforce à l’envi de manifester dans son anneau le pouvoir de la pierre ! Qu’il seconde ce pouvoir par sa douceur, sa tolérance cordiale, ses bienfaits, et s’en remette à Dieu ! Et quand ensuite les vertus des pierres se manifesteront chez les enfants de vos enfants; alors, je vous convoque, dans mille fois mille ans, derechef devant ce tribunal. Alors, un plus sage que moi siégera ici, et prononcera. Allez ! – Ainsi parla le juge modeste. (Acte III, scène 7, vers 1910 à 2051)

La parabole se situe au centre géométrique de la pièce, à la scène 7 de l’Acte III. Le contexte est éclairant. [...] Sur les conseils de sa sœur Sittah, le sultan Saladin, en proie à des difficultés financières dans sa guerre contre les croisés, accepte de tendre un piège au riche juif Nathan, unanimement loué pour sa sagesse. Afin de le prendre en défaut, Saladin lui pose la question qui fâche : « Puisque, paraît-il, tu es si sage, dis-moi donc – quelle est la foi, quelle est la loi qui t’a semblé la plus semblé la plus lumineuse ? » (III, 5, 221).

Nathan a été convoqué par le sultan : ce dialogue n’est pas une *disputatio* dans laquelle les deux parties seraient à égalité, mais un défi non dénué de perversité, tout au moins de duplicité. Il sait que les dés sont pipés et, en dépit des propos rassurants de Saladin, mesure le risque qu’il y a à répondre devant un souverain musulman à la question de la suprématie religieuse. [...]

[...] La parabole répond en fait à une double nécessité : elle doit satisfaire la raison – tout au moins, ne pas l’offenser – et rendre compte de la réalité,

expliquer pourquoi les choses sont ce qu'elles sont, autrement dit pourquoi Nathan peut rester juif sans demander à Saladin d'adhérer à son credo. Or cet exercice d'équilibrisme, qui pourrait n'être qu'une ruse de *dhimmi*, devient la source d'un mythe politique qui se situe à l'exacte articulation entre la spéculation et la narration, entre un discours sur la vérité et un récit des origines.

[...]

Quand bien même on s'en tiendrait à la seule partie de la parabole empruntée à Boccace (celle qui précède l'intervention du juge), les différences avec la nouvelle du *Décameron* sont lourdes de signification.

Boccace n'évoquait qu'un bijou d'une valeur inestimable. Lessing ajoute que l'anneau est porteur d'un *pouvoir particulier* : celui de rendre aimable, de faire rayonner celui qui le détient. [...] Toutefois il est précisé que ce pouvoir ne se manifeste qu'à condition que le détenteur de l'anneau en soit intimement *convaincu* [...].

Dès lors que le pouvoir de l'anneau ne relève plus de puissances mystérieuses, mais de la simple conviction, il ne se manifeste jamais avec une évidence incontestable. C'est là ce qui rend inévitable le litige juridico-familial. Le juge feint en effet de s'étonner : puisque cet anneau est doté d'une vertu aussi insigne, comment se peut-il que des frères soient incapables de la reconnaître ? Le sous-texte théologico-politique qui informe la parabole se lit aisément : aucun des trois monothéismes n'est en mesure de faire prévaloir avec éclat l'authenticité de son origine. Même les croyants sont forcés d'admettre que l'empreinte divine a été définitivement brouillée, voire effacée. Qu'on doive encore faire appel à des experts est l'*aveu accablant de l'échec de la Révélation*, puisque aussi bien celle-ci n'a plus le moindre pouvoir révélant. [...] Autre paradoxe piquant de la parabole : c'est par la transmission de l'anneau que l'on passe de *l'état de vertu à l'état de guerre* ! Car enfin, l'embarras du père vient de ce que ses trois fils sont également vertueux, ou en tout cas qu'ils paraissent à ses yeux également aimables. On pourrait donc penser que *le règne des fins est virtuellement déjà advenu* – et que l'anneau devient superflu. Or voici que ses trois fils admirables se déchirent au nom même de cet anneau. C'est bien en effet à une lutte fratricide que nous fait assister Nathan sans que l'on sache très bien du reste si elle tient au désir de l'anneau (et du prestige qu'il confère) ou à la blessure narcissique (la crainte de ne pas être le fils préféré).

C'est avec une ironie discrète que Nathan relate cette inexorable fanatisation des trois frères, la brisure de l'unité, et la responsabilité du père. [...]

Sous ses airs de conte pour enfants, la parabole de Lessing est bordée d'obscurité, émaillée de points d'opacité et de paradoxes saisissants : renversements de l'amour en drame, de la fraternité en violence, de l'égalité en conflit inexpiable, culpabilité confuse du père, doute sur la vertu propre de

l'anneau. L'optimisme de la volonté le dispute au pessimisme de l'intelligence, laisse filtrer une brûlante inquiétude quant à la possibilité de sortir vraiment de la concurrence mimétique et de la haine.

La parabole, qui doit à la fois exposer cette situation critique et tenter de la désamorcer, repose sur un principe de correspondance qui semble d'une simplicité tout évangélique : l'anneau symbolise la parole divine, chacun des fils incarne un des monothéismes. [...]

Relevons toutefois que la logique analogique de la parabole subit d'emblée un certain nombre de distorsions fort instructives de la méthode et les fins de Lessing.

La première porte sur le mode de transmission de l'anneau. Celui-ci est légué au meilleur des fils, « sans considération de naissance ». La parabole s'inscrit ici dans l'âge sinon démocratique, du moins méritocratique. Cette entorse à l'antique « droit d'aînesse » peut certes se prévaloir de nombreux antécédents bibliques mais la raison profonde semble plutôt d'ordre moral ou politique. C'est en effet une manière très habile d'évacuer ce qui, dans le monde historique, peut constituer l'une des objections majeures à l'analogie suggérée par la parabole. [...] Nathan aurait pu s'appuyer sur un argument de type historique pour justifier la prééminence du judaïsme, religion aînée ; il n'en fait rien. En décidant de passer outre à la question de l'origine, il remet habilement les compteurs à zéro, réintroduit du jeu dans l'Histoire : les trois religions se retrouvent en ballottage. Habileté diplomatique ? Peut-être, mais celle-ci se trouve en parfaite concordance avec la déthéologisation de la querelle : l'hypothèque de l'origine étant levée, il ne s'agit pas de décider laquelle des religions est la plus authentique en termes historiques, mais celle qui a le plus mérité de l'humanité.

La seconde entorse au dispositif analogique tient à la parfaite ressemblance des trois anneaux. Elle est si manifeste que Saladin formule très vite une objection en arguant que les trois monothéismes sont, eux, parfaitement distincts l'un de l'autre (« jusque dans le vêtement, jusque dans les mets et les boissons ! », p. 231). La réponse de Nathan n'en est que plus instructive. Plutôt que d'entonner l'air des « valeurs communes », prétendre que le fond de toute religion est l'amour du prochain et tenir maints propos lénifiants dont on connaît la fortune jusqu'à aujourd'hui, il se contente du constat le plus incontestable – d'ordre formel plus que substantiel : [...] ce que ces religions révélées ont en commun n'est pas leur contenu, mais une structure de transmission. « Fondées sur l'histoire » (p. 231), à la différence d'une doctrine philosophique ou d'un système politique, elles reposent sur la reconduction tacite d'une tradition testimoniale. [...] : au commencement de toute religion il y a la confiance mise dans la parole de ses ancêtres.

L'argumentaire de Nathan n'est plus dès lors construit sur l'examen rationnel de chaque témoignage mais sur la considération d'une donnée

pratique : chacun a intérêt à croire que ses pères lui ont dit la vérité [...] (« Comment croirais-je moins mes pères que toi les tiens ? ou inversement. Puis-je te demander d'accuser tes ancêtres de mensonge pour ne pas contredire les miens ? »). Notons qu'une perspective rigoureusement rationaliste tendrait au contraire à dire que chacun a autant de raisons de se méfier de la tradition transmise ; ce serait la réponse d'un philosophe athée. Nathan écarte cette défiance de principe, en conservant l'hypothèse de l'anneau originel [...].

Ce postulat peut sembler une concession au mythe collectif, mais n'est en dernier ressort qu'un compromis pragmatique. [...] En maintenant la fiction d'un anneau authentique, Lessing *autorise chaque religion à continuer à se croire héritière de la vérité unique*. Car l'auteur de la parabole sait parfaitement que, dans le monde comme il va, la prétention à l'hégémonie religieuse n'est pas près de cesser et qu'il faut composer avec cette donne.

[...] Le problème pourrait ainsi s'énoncer : étant entendu que chaque monothéisme a besoin de se croire l'unique dépositaire de la Révélation, *comment penser la coexistence de ces trois prétentions concurrentes à la possession exclusives de la vérité ?* [...] Comment faire que cette intransigeance théologique ne se transforme pas en guerre continuée ? [...]

Ainsi posée, la question de la tolérance se voit apporter deux types de réponse, d'un niveau d'exigence très différent, selon qu'elles sont fondées sur un *relativisme pratique* ou sur un *relativisme métaphysique*.

Première réponse, la plus attendue : si je dois croire les miens, je dois admettre que l'autre doit croire les siens ; si je suis fondé à me croire héritier authentique, il me faut constater que la conviction n'est pas moindre chez les autres. Il ne s'agit donc pas, à ce stade, d'en rabattre sur ma propre vérité mais de prendre acte de la pluralité irréductible des revendications. L'intelligence pratique de Nathan consiste ainsi à ménager la susceptibilité de chaque croyant en le laissant libre de croire à sa propre élection. Tel est le premier degré de la tolérance : une sagesse résignée à supporter, à « souffrir » l'erreur de l'autre en gardant par-devers soi la certitude d'être dans le vrai.

Comment, cependant, éviter que ce qui n'est au fond qu'un fanatisme contenu, ou à tout le moins un dogmatisme bridé, puisse œuvrer au bien commun ? Le présupposé implicite du conteur est qu'il y a dans la foi une énergie morale qu'il ne serait pas raisonnable de laisser se perdre dans de stériles ressentiments. [...]

S'opère alors un nouveau déplacement décisif : *il consiste à faire passer la question de la preuve de l'origine à la fin*. Plutôt que de s'appesantir sur la question sans réponse (puisque le père est mort) du destinataire authentique de la promesse, il s'agit de se demander ce que chacun a fait de cette présumée promesse. [...] Le génie du juge est en outre d'ajourner son verdict : ce n'est qu'au terme de l'Histoire que s'en dévoilera le fin mot. En attendant, il convient pour chaque prétendant de travailler à la patiente construction de

l'humanité en faisant *comme si* la responsabilité lui en revenait entièrement. Traduisons le langage ici transparent de la parabole : il s'agit de substituer à la rivalité meurtrière des religions quant à l'origine une concurrence féconde quant aux fins, de *passer d'une compétition archéologique à une émulation téléologique*.

Une religion ne sera dès lors jugée vraie que pour autant qu'elle fasse advenir la promesse dont elle se prétend dépositaire ; la religion la plus vraie ne sera pas tant fondée sur l'orgueil de l'origine que sur ses œuvres. Il s'agit donc de se rendre aimable, de rayonner, d'éclairer, c'est-à-dire, pour reprendre l'injonction prophétique, de devenir une « lumière pour les nations » (*Isaïe* 49, 1-9) ; c'est à ce prix que la vérité se dévoilera. Or, pour Lessing, *cette vérité émerge à chaque fois que l'humain se manifeste* – l'épiphanie de Dieu et celle de l'homme étant rigoureusement superposables. Dans un tel modèle, sans avoir nécessairement à renoncer à sa foi, fût-elle exclusive, chacun est sommé de tirer d'elle le seul parti qui vaille, c'est-à-dire d'accomplir sa vocation d'humanité. Si optimisme de Lessing il y a, c'est uniquement dans la mesure où il postule que ce travail éthique est virtuellement à l'œuvre dans chacune des trois religions – laquelle ne s'accomplit pleinement qu'au moment où elle fait éclore une humanité plénière. Tel est l'esprit de l'échange de l'Acte IV, lorsque, apprenant le secret de Nathan (c'est-à-dire les circonstances dans lesquelles celui-ci a adopté la petite chrétienne Recha après avoir vu massacrer sa propre famille par des croisés), le frère lai s'écrie : « Nathan ! Nathan ! Vous êtes un chrétien. – Grand Dieu ! vous êtes [un] chrétien ! Jamais il n'y eut de meilleur chrétien ! »... à quoi Nathan réplique, logiquement : « Tant mieux pour nous ! Car ce qui me fait chrétien, à vos yeux, fait de vous un juif aux miens » (IV, 7, 325).

La conséquence philosophique de ce déplacement est considérable et nous emporte bien au-delà de cette morale par provision que constitue le relativisme pratique. La vérité, comme la poésie selon Rimbaud, sera désormais « en avant ». Elle n'est donc plus une donation qui aurait eu lieu une fois pour toutes pour un groupe humain déterminé, mais un procès qui dépend de l'action des hommes dans l'Histoire ; cette vérité peut par conséquent se déplacer, changer de site. Elle n'est pas assignée un lieu ou un groupe, elle apparaît plutôt comme l'éclat propre à l'action juste, c'est une vérité nomade, variable, dont personne n'est propriétaire et qui peut aussi s'exiler, n'être plus nulle part – ni chez les juifs ni chez les chrétiens ni chez les musulmans. [...]

L'intervention du juge permet d'esquisser le passage de *la* vérité sacrée à ses versions séculières, de l'exclusivisme au pluralisme. Les tergiversations du père pourraient avoir eu une vertu : « Peut-être, – suggère le juge – votre père n'a-t-il pas voulu tolérer plus longtemps dans sa maison la tyrannie d'un seul anneau ? ». [...] Il ne s'agit plus tant, dès lors, de connaître la vérité que

d'empêcher qu'on en revendique la possession plénière. Ainsi, quand la nourrice Daja, catholique exaltée, vante le Templier et le Dieu « pour lequel il combat », la fille de Nathan lui réplique : « “Son Dieu ! son Dieu pour lequel il combat !” À qui appartient Dieu [? Qu'est-ce qu'un Dieu qui appartient à [un] homme ? qui est obligé de faire combattre pour lui ? » (III, 1, 195)

On est passé du respect de la conviction d'autrui à la conscience de sa propre déficience ou faillibilité. La tolérance ne serait plus fondée sur l'argument empirique de la pluralité irréductible des religions, mais sur la saisie théorique de leur commune insuffisance. La première version de la tolérance relève de la sagesse politique (l'incapacité à ramener les autres à sa propre vérité, l'impossibilité pour la vérité de se manifester avec une évidence telle que ceux qui sont dans l'erreur s'y rallient aussitôt) ; la seconde en revanche implique un véritable *pluralisme métaphysique*. [...]

Ce relativisme va beaucoup plus loin qu'une simple résignation à l'altérité religieuse : c'est une opération de dépossession, *d'expropriation théologique*, en vertu de laquelle le croyant ne se voit reconnu qu'un droit d'usage limité du nom de Dieu ; comme si chaque religion n'avait en quelque sorte que l'usufruit du divin.

Anneau original ou non, religion première ou non, la vérité humaine ne réside pas dans l'anneau, mais dans ce que les hommes choisissent d'en faire. [...] Ce n'est plus la vérité de l'origine qui conditionne la « lumière » morale, c'est désormais la « lumière » qui détermine la vérité : sera réputée vraie, jusqu'à preuve du contraire, la religion qui « éclaire » et non plus l'inverse.

Il y a donc non pas une leçon de la parabole mais au moins deux, ou plutôt deux visées morales d'ambition différente. La première tend à considérer le monde tel qu'il est (chaque religion revendiquant le monopole de la vérité divine) et à penser une manière d'organiser la coexistence pacifique de ces absolutismes concurrents. Le moyen : faire coexister cet exclusivisme théologique avec une forme de sagesse pratique selon laquelle la prééminence religieuse ne se prouve et ne s'éprouve que par l'exemplarité morale. Telle serait le secret d'une émulation vertueuse dans un contexte d'antagonisme religieux. La seconde visée s'oriente vers le monde tel qu'il devrait ou pourrait être, constitué de tous ceux qui ont abandonné leur exclusivisme religieux et opéré sur leur propre tradition l'examen critique qui s'impose. De cette humanité à venir, Nathan, Recha, et bientôt Saladin et le Templier – qui tous ont effectué ce salutaire « pas de côté » –, sont dans la pièce les ébauches, mais seulement les ébauches. [...]

©Philippe Zard (extraits)